

—Je pense, mon cher comte, qui est nécessaire que nous demeurions ensemble. Je trouverai facilement, sans vous gêner beaucoup, à me loger dans votre hôtel. Oh ! je ne suis pas difficile, une chambre me suffira, l'important est que je sois près de vous.

Vivant près de vous, avec vous, je passerai plus aisément pour être votre parent.

—Mon parent !

—Un petit cousin ; c'est encore nécessaire dans l'intérêt de notre entreprise.

Ne savez-vous pas qu'il y a en vous du sang espagnol ?

—C'est vrai, car la mère de mon père était la fille d'un Espagnol appelé Cadorna qui s'était expatrié pour venir se fixer en France.

—Eh, bien, mon cher comte, il est facile de faire passer du Portugal en Espagne une branche de l'arbre généalogique des Rogas. Ceci n'a rien d'in vraisemblable. Nous pouvons donc imaginer qu'un comte de Rogas a épousé une Cadorna il y a de cela un siècle, si vous le voulez. Alors je suis votre cousin.

—En effet, vous devenez ainsi mon cousin.

—Vous voyez tous les avantages que nous offre cette parenté : d'abord, cela me permet de vous accompagner partout sans qu'on puisse s'en étonner ; ensuite l'intérêt que je vous porte, notre intimité, votre crédit rétabli et votre fortune s'expliquent naturellement. Donc le comte de Montgarin est mon parent ; je ne vous appellerai plus désormais que mon cher cousin.

—Soit.

—Ainsi, c'est convenu : dans deux ou trois jours votre cousin, le comte de Rogas, s'installera ici.

A propos, dit le Portugais, en arrêtant le jeune homme à la porte du salon, vous avez des achats à faire aujourd'hui ; tenez, voilà dix mille francs. Vous n'avez pas à me remercier, ajouta-t-il ; ceci entre dans nos conventions, chacun de nous doit et devra tenir ce qu'il a promis.

Le soir, José Basco se rendit à Montmartre.

—Bonjour, dit le Portugais, en entrant dans la chambre où se tenaient d'habitude ses deux complices. Je vous apporte la nouvelle d'une première victoire.

—Alors, votre comte de Montgarin accepte ? dit Sosthène.

—Il accepte tout.

—C'est, en effet, une première victoire.

—Assez facilement obtenue, d'ailleurs : le comte se trouvait ce matin dans une situation telle qu'il ne pouvait pas repousser ma proposition. Comme je vous l'ai dit, je le suivais pas à pas, attendant patiemment l'heure où il serait forcé de se livrer à moi. De cette façon j'ai pu me trouver près de lui à l'heure sonnante. Dans cette circonstance, il ne fallait pas manquer de vigilance ; si j'eusse été en retard de vingt-quatre heures, le comte de Montgarin était perdu pour nous, l'imbécile avait pris la résolution de se suicider.

Je suis arrivé juste à temps pour le faire renoncer à son sinistre projet. Vous comprenez avec quelle énergie il s'est accroché à la branche de salut que je lui tendais. Maintenant le comte de Montgarin nous appartient corps et âme ; et nous pouvons être tranquilles, il ne pense plus à se donner la mort.

—Êtes-vous absolument sûr de lui, José ? demanda Sosthène.

—C'est sa personne, c'est sa vie qui répondent de lui.

Après un moment de silence, se tournant vers Des Grolles, José reprit :

—Mon cher Armand, vous m'avez dit souvent que la vie inactive ne vous plaisait point. Je me suis rappelé vos paroles et je vous ai trouvé un emploi.

La position ne sera peut-être pas tout à fait de votre goût ; mais il est important que vous l'occupiez ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un poste de confiance où vous pourrez nous rendre de sérieux services.

—Enfin qu'aurai-je à faire !

—Peu ou beaucoup. Cela, d'ailleurs, dépendra des événements. Voici la chose : le comte de Montgarin a besoin d'un valet de pied ; c'est à vous que je donne cette place. Vous porterez à ravir la livrée bleue du comte de Montgarin, ajouta José en souriant.

Changeant subitement de ton, il continua :

—Vous avez des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Vous accompagnerez le comte partout où il ira, et, jouant complètement votre rôle, vous vous ferez l'ami des domestiques de toutes les maisons où votre maître sera reçu. Vous saurez par les valets ce que disent et pensent les maîtres.

—Quel jour entrerez-vous en fonctions ?

—Venez demain, à quatre heures, à l'hôtel Montgarin, je m'y trouverai et je vous présenterai à votre maître comme le modèle des serviteurs.

XVII

José Basco n'était pas homme à perdre un temps précieux. En moins de trois jours il s'était complètement installé dans le petit hôtel de la rue d'Astorg ; et cela au grand étonnement des vieux serviteurs du comte de Montgarin, qui n'avaient jamais

entendu parler de ce cousin de leur maître, qui lui arrivait de Portugal.

—N'importe, disait François à sa femme, ce parent de M. le comte n'arrive pas trop tôt pour l'empêcher de se ruiner complètement.

—Pourvu que, maintenant, il soit plus raisonnable, répliqua la femme, en soupirant.

—Oh ! son cousin saura bien le retenir ; il ne lui permettra pas de faire de nouvelles folies. M. le comte de Rogas est un homme d'expérience ; il est grave et a l'air sévère ; c'est un bonheur pour notre maître qui a besoin d'être maintenu par une main ferme.

Comme on le voit, José Basco avait déjà su inspirer une entière confiance aux deux fidèles serviteurs du comte de Montgarin.

Cette confiance, il l'avait également inspirée aux créanciers du jeune homme. Une quarantaine de mille francs avaient suffi pour cela.

—Je suis célibataire et je possède une grande fortune, leur avait-il dit ; le comte de Montgarin est mon plus proche parent et sera un jour mon héritier. Il est vrai que je puis vivre encore longtemps, mais dans un an, au plus tard, mon jeune cousin aura payé intégralement tout ce qu'il doit, grâce à un brillant mariage qu'il va faire ; c'est, d'ailleurs, pour en hâter la conclusion que je suis venu me fixer à Paris.

Le comte de Montgarin ne s'occupait de rien ; il laissait agir le Portugais et se bornait à constater les résultats obtenus.

Il l'admirait ; mais, dans son admiration, il y avait une sorte de terreur. D'ailleurs, malgré la grande confiance qu'il avait en lui, il ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude.

—Avec une audace qui me fait frémir, de Rogas marche vers le but qu'il veut atteindre, pensait-il ; il sait où il va ; moi, je ne sais pas où il me mène.

Ludovic se montrait reconnaissant de ce que José faisait pour lui ; mais il n'existait et ne pouvait exister entre ces deux hommes qu'une intimité de convention.

Quand le comte de Montgarin reparut sur les boulevards, au bois de Boulogne, conduisant lui-même les deux superbes alezans attelés à son phaéton, quand on sut que, du jour au lendemain, son crédit s'était trouvé rétabli, qu'il avait complètement changé de manière de vivre, ceux qui le connaissaient ne cherchèrent pas à cacher leur étonnement. Mais, ainsi que José Basco l'avait prévu, la présence du comte de Rogas près du comte de Montgarin expliquait tout. A Paris, généralement, on ne regarde les choses et certains faits que superficiellement. Trop souvent on se contente des apparences.

Un matin, José Basco, entra dans la chambre de Ludovic. Il tira un papier de sa poche et le plaça sous les yeux du jeune homme.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le comte.

—Cela, mon cher cousin, répondit José, c'est l'acte de notre association ou, si vous le préférez, les conditions écrites, c'est-à-dire les engagements réciproques de notre acte. Vous avez le droit de le lire avant de le signer.

—Je sais l'engagement que je prends, à moins que vous ne l'ayez modifié.

—Non, il est tel que je vous l'ai fait connaître.

Le jeune homme prit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

—Avez-vous quelque chose à objecter ? demanda José.

—Non, rien.

—Alors, vous n'avez plus qu'à signer, dit le Portugais.

Le comte de Montgarin était très pâle et tremblait légèrement. Cependant, d'une main fiévreuse, il signa.

—Maintenant, mon cher comte, dit le Portugais, nous sommes liés.

—Oh ! je ne me fais aucune illusion, je sais que je vous appartiens ; je suis en votre pouvoir, je suis votre esclave. Mais je l'ai voulu, je n'ai pas à me plaindre.

—Non, certes, car ce serait à tort. Convenez mon cher comte, continua-t-il, en prenant un ton gai, que jusqu'à présent votre esclavage est assez agréable.

Voyons, répondez-moi sincèrement, êtes-vous satisfait ?

—Oui, de Rogas, je le suis.

—Que vous ai-je dit, Ludovic ? Que votre passé serait vite oublié, que vous seriez reçu dans le meilleur monde et que, devant vous, toutes les portes s'ouvriraient à deux battants. Eh bien, j'ai été un bon prophète ? Les plus rusés pères parlent de vous en termes élogieux. On vante votre élégance, votre distinction, on vous trouve parfait. Cela aussi, je le voulais ; mais, je l'avoue, je ne m'attendais pas à un résultat aussi rapide, aussi brillant. Cette fois, mon cher Ludovic, vos qualités personnelles ont fait plus que ma volonté. A la place du viveur, je retrouve un nouveau comte de Montgarin complètement métamorphosé. Certes, j'ai le droit de vous témoigner ma satisfaction et de vous crier : bravo !

Maintenant la voie est ouverte, nous pouvons marcher hardiment, sans craindre de nous heurter à des obstacles sérieux. Dans quelques jours je vous ferai connaître votre belle fiancée.